

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES ET LA JEUNESSE

LONG ISLAND (1819-1841)

I

LE COIN DE TERRE NATAL ET LES ANCÊTRES

Au soir de sa vie et du siècle dernier, un artisan-poète américain résumait en une page les péripéties de sa carrière. Invalide depuis de longues années, conscient de sa fin prochaine et l'envisageant avec un calme parfait, il se plaisait à jeter un dernier regard en arrière sur lui-même et les incidents du voyage dont il accomplissait la dernière étape. Il mourut l'année d'après.

Ce sommaire d'une existence, établi par un vieillard, suffit à nous apprendre qu'il parcourut, comme beaucoup de ses compatriotes, une riche gamme d'occupations, qu'il fut typographe, maître d'école, directeur de journal, charpentier, infirmier volontaire, employé de bureau, et qu'en outre il fit des poèmes. Mais qui soupçonnerait tout ce que dissimulent d'immense et d'insondable ces lignes simples et presque banales où l'on pourrait reconnaître le signalement d'un individu, sinon quelconque, du moins semblable à des centaines d'autres ? Comment deviner que, derrière cette page, s'élève, tel un monument aux proportions insolites, la vie la plus simplement grande, la plus ample, la plus pleine, la plus extraordinaire qui ait peut-être été vécue sur la planète ? Une vie candide, joyeuse, épandue, multitudinaire, savourée à longs traits bien qu'avec calme et *sans en avoir l'air*, et qui a passé tout entière dans une œuvre étrange, phénoménale, sans équivalent par son origine, son caractère et sa portée. Une vie auprès de laquelle l'exemple des grands aventuriers ou du plus affairé des capitaines d'industrie modernes apparaît presque pauvre, dès qu'on a pénétré les dessous et saisi l'ensemble. Une vie qui semble faire éclater le mot vivre pour le recréer avec des significations nouvelles.

Pour la décrire, il nous suffira de suivre, en l'éclaircissant, cette table des matières tracée par Walt Whitman aux approches de la tombe. Mais à l'instant d'entamer le premier chapitre, une

inquiétude étrange vous saisit : la difficulté paraît presque insurmontable d'embrasser les mille aspects d'une existence à la fois si particulière et si universelle. La crainte de tronquer, de dénaturer ou de voiler cette grande figure vous fait hésiter sur le seuil. Vous vivez la minute d'effroi ressenti devant ce mystère qu'est toute chose immense et très simple.

Pour essayer de vaincre cette inquiétude, nous nous attacherons étroitement à la vérité qui, dans cette existence est tellement belle que le plus sûr moyen de contribuer à son exaltation est de la respecter scrupuleusement. Plus on demeurera vrai, plus les proportions de l'homme apparaîtront démesurées. Et en gardant le souci de l'exactitude, nous chercherons surtout à préserver cette vérité centrale, intérieure, que l'omission d'une date ou d'un incident ne saurait modifier, parce qu'elle réside au delà. Jamais la pratique de subordonner le détail aux masses ne s'imposa davantage que pour le portrait en pied d'un Walt Whitman.

Pour dépeindre un tel vivant, il importe de le montrer dans la réalité concrète de ses gestes. C'est pour m'efforcer de conserver cette couleur, cette atmosphère de vie vécue et ce parfum de nature, que je m'effacerai le plus possible, en toute humilité d'écrivain, derrière ceux qui furent en contact personnel avec lui et l'ont saisi sur le vif. Le thème est trop grand pour qu'un essayiste y cherche des prétextes à effet.

Il est un fait capital, que nous ne perdrons jamais de vue, au cours de ces pages : l'identité de l'homme et de son livre. Identité réalisée à un degré jusqu'alors insoupçonné et telle que tout effort serait vain pour les dissocier. « Le lire dans les pages qu'il imprima, l'observer chez lui au coin du feu, est tout un¹⁾, déclare l'un de ses proches. Auparavant, le second en date de ses biographes avait semblablement noté : « Son individu corporel, sa vie extérieure, sa vie spirituelle interne et sa poésie ne font qu'un : l'un correspond à l'autre à tous égards, et chacun de ces aspects de lui-même peut toujours être déduit d'un autre de ceux-ci². » Même appréciation de la part d'un des grands compagnons de sa vie, qui déclare que le Walt Whitman de tous les jours est le « vivant commentaire » de son livre³. C'est pourquoi nous aurons sans cesse à évoquer l'œuvre pour expliquer l'homme — et réciproquement, lorsque nous essayerons de définir le poète-prophète. Si nous méconnaissions ce point de vue, l'un et l'autre demeureraient une énigme pour nous.

1 In *Re Walt Whitman*, p. 117.

2 Bucke : *Walt Whitman*, p. 51.

3 Burroughs : *Birds and Poets [The Flight of the Eagle]*, p.248.
Voir aussi *Notes* du même, p. 13.

WALT WHITMAN

Ce n'est qu'artificiallement et momentanément que nous pourrions séparer le livre de celui qui le conçut tel, sans doute pour se donner plus largement encore que dans la vie. Cet un — le poème-individu — est par essence indissoluble : l'individu apparaît dans la réalité grand comme un poème, le poème s'offre à nous comme un individu. Reconnaissons ici que la nouveauté du sujet exclut les méthodes précises des biographes. Et que l'on n'exige pas de nous plus de rigueur scientifique dans l'exposé de la vie de Walt Whitman, que lui-même n'en a mis à la vivre.

Quelle que soit la valeur du livre laissé par le barde américain — et en fait elle est incalculable — il n'est pas exagéré d'affirmer que l'homme semble plus extraordinaire encore. « Walt Whitman dans sa personne est plus grand que son livre ou que n'importe quel livre, disait l'un des intimes amis de sa vieillesse. Il est fait de cette matière héroïque qui crée de tels livres¹. » En réalité, ils ne sont tous deux que l'aspect visible et invisible d'une même Personnalité. Nul détail ne sera donc oiseux qui nous fera pénétrer plus avant dans la compréhension du vivant lui-même. Les chapitres de son existence sont les degrés naturels qui nous conduisent au seuil de son poème, dans un sentiment propre à nous en livrer l'accès. Sans cela, nous pourrions sans doute longtemps errer autour de la demeure avant d'en trouver la porte.

L'essentiel est que l'homme nous devienne familier et se révèle à nous tel qu'il apparut à tous ceux qui le virent passer sur les trottoirs de New York, de Washington ou de Philadelphie. Nous sommes pleinement en mesure d'apprécier les grands drames élisabéthains, l'*Odyssée*, le *Cantique des Cantiques* ou le *Rig-Véda*, sans presque rien connaître de l'existence de leurs auteurs. Je ne crois pas que nous puissions — actuellement du moins — nous approcher, dans un sentiment adéquat, des *Feuilles d'Herbe*, en ignorant tout de celui qui projeta, en cette ode-épopée du Moi moderne, sa toute-puissante personnalité.

L'Atlantique ! Il en est sorti, le vieux Northman : le lointain murmure de l'océan a répondu à ses premiers vagissements ; le tumulte d'assaut de ses lames a formé l'accompagnement de ses premières méditations ; le rythme de ses flots, l'ondulation de ses rivages lui ont dicté la loi de ses poèmes ; ses brises ont tanné sa peau, son sel pénétré sa chair. Il exhale une odeur de dieu marin, il en propose la rudesse ample. Lui-même, sur ses vieux jours, aimait à se comparer à quelque capitaine de la mer, retiré dans sa cabine et songeant à ses voyages d'antan. Walt Whitman aurait dû naviguer, comme les Williams et les Kossabone de sa lignée maternelle, s'il n'eût préféré fendre, d'une proue plus audacieuse, les plaines liquides de son grand rêve d'humanité...

1 *Camden's Compliment to Walt Whitman*, p.23.

WALT WHITMAN

Long Island — la Longue Île — s'étend, en face du continent, nord-américain, tel un poisson qui viendrait le heurter de la tête, en son milieu, comme pour happer l'île Manhattan, où s'élève New York. De Brooklyn au promontoire de Montauk, qui marque l'une des deux extrémités de sa nageoire caudale, ce gigantesque cétacé mesure environ deux cents kilomètres sur une largeur moyenne de quatre à cinq lieues. Une chaîne de collines irrégulières, qui parcourt l'île dans toute sa longueur et la partage en deux versants, figure son épine dorsale¹. Les Indiens l'avaient appelée Paumanok, et Walt Whitman adorait ce nom aux sonorités plus rudes.

De larges étendues demeurées incultes — forêts de sapins, garrigues, sables, prés salés — communiquent à cette terre un aspect sauvage et rugueux. La côte méridionale est bordée, par places, d'immenses lagunes, en avant desquelles d'étroites et longues barres de sable, sorte de digues naturelles, soutiennent les assauts de l'Atlantique. D'innombrables petites îles en forme de cônes parsèment la grande baie du sud. À l'est, dans les parages du promontoire qui s'avance en plein océan, veillent des phares. Pendant les tempêtes, les barres ont vu souvent des naufrages et ces redoutables bords d'aspect blanchâtre gardent le secret de maintes tragédies de la mer. Région des vents et des vagues, région rude et peu attrayante, empreinte d'une splendide désolation : l'immensité vous y confronte de toute part et l'incessante rumeur, sourde ou furieuse, des lames en semble l'écho. L'arôme des herbes marines emplit les baies. Naguère toutes les espèces de gibier d'eau et de poissons peuplaient en abondance ces rivages, habités par une race d'hommes farouches et hardis comme des Vikings, depuis longtemps éteinte.

Contrastant violemment avec cette côte aride et solitaire, la région des collines et le versant septentrional qu'elles abritent offrent, surtout vers le centre, un aspect riant et cultivé. C'est un pays de coteaux et de vallons dont les herbages, les bois — où abondent le chêne, le sapin, le noyer, le châtaignier, l'acacia — les nombreux plants de pommiers, les sources, les petites rivières d'une eau pure et glacée, et notamment les hameaux aux antiques maisons basses, avec leurs impressionnants petits cimetières, évoquent presque la Normandie ou le Suffolk anglais, le *pays de Constable*. Le milieu est ici essentiellement paysan et patriarcal : et au commencement du dix-neuvième siècle, cette fertile partie moyenne de la Longue Île nourrissait grassement ses fermiers². Les petits chemins de campagne serpentent entre les haies, reliant les pâturages et les fermes dont le seuil s'égayé d'un pied de lilas. Les nombreux replis du terrain ménagent des perspectives infiniment variées et, par-delà les eaux du détroit, la côte du Connecticut s'estompe. Le rivage du nord, pittoresque et dentelé, offre le sûr abri de ses anses et de ses fjords.

1 I. Hull Platt : *Walt Whitman*, p.1.

2 I. Hull Platt : *Walt Whitman*, p.2.

WALT WHITMAN

Tel le double caractère, sauvage et doux, maritime et champêtre, de cette île-cétacé qu'un pont immense relie aujourd'hui à New York et dont l'aspect s'est beaucoup modifié au cours des âges, sans que s'évanouissent le charme de ses campagnes ondulées ni la splendeur farouche de ses bords.

Au temps des humbles débuts de la grande migration qui entraînait vers l'appropriation d'un nouveau continent les Européens du Nord, deux courants d'origine différente s'étaient répandus dans Long Island. De New Amsterdam (le futur New York), des Hollandais s'étaient avancés vers le centre de l'île, occupant toute la partie occidentale, et notamment le comté de Queens. Un peu plus tard – vers 1650 – des colons anglais, quittant les établissements du Massachusetts et du Connecticut, avaient franchi le détroit pour venir s'installer dans le comté de Suffolk, situé à l'est. Ces deux contingents, très distincts à l'origine, auxquels on peut adjoindre quelques Indiens, qui se trouvèrent refoulés vers le promontoire de Montauk, et un petit nombre de noirs, formèrent les *Paumanackers* ou Long-Islandais. Ainsi le fond de la population de l'île se rattachait directement aux deux grandes souches qui constituent les assises de la nationalité américaine, et dont la fusion a déterminé le caractère prédominant de la race. Quelle qu'ait été en effet l'importance des autres contingents initiaux, comme les Écossais, les Suédois ou les Huguenots, et quelques modifications qu'aient apportées les courants postérieurs à cette chimie secrète où s'élabore un peuple nouveau, le double apport des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne devait demeurer essentiel. Et, maintenue par son insularité à l'écart des grands flots de l'immigration et des vastes entreprises qui transformaient le continent, Long Island put conserver longtemps, à l'état presque pur, ces deux éléments de sa population et rester comme un fragment de l'Amérique primitive, base et sauvegarde de l'Amérique future. Vers 1820, l'île entière ne possédait pas soixante mille habitants¹ : aujourd'hui Brooklyn seul en compte près d'un million et demi. Les gens des hameaux s'adonnaient à l'agriculture, à l'élevage, à la pêche, à la construction des bateaux. Ils avaient le renom d'excellents cultivateurs et de hardis marins.

C'est dans la partie moyenne de l'île, à environ une lieue du bourg d'Huntington et légèrement à l'est de la limite des comtés de Queens et de Suffolk, qui marquait également à l'origine la ligne de partage des deux nationalités, qu'est situé le hameau de West-Hills, auquel appartenait la ferme patrimoniale des Whitman, le *Whitman homestead*, où l'arrière-grand-père, le grand-père et le père du poète avaient vécu en paysans propriétaires, faisant valoir leur bien.

1 H. B. Binns : *Life of Walt Whitman*, p. 3.

WALT WHITMAN

L'origine de ces Whitman d'Amérique remontait au temps d'Elisabeth. L'ancêtre reconnu était un certain Abijah Whitman, que la bonne vieille Angleterre avait vu naître aux environs de l'an 1560, et dont trois fils passèrent l'Atlantique. Le premier, Zechariah, qui était né en 1595 et avait embrassé l'état ecclésiastique, fit la traversée en 1635, sur le *True Love*, et vint s'établir à Milford, dans le Connecticut. Cinq ans plus tard, le second, John, qui était né en 1602, s'embarqua sur le même vaisseau et se dirigea vers Weymouth, dans le Massachusetts. Il mourut en 1692, ayant eu cinq filles et cinq fils, tous vivants en 1685 : l'un de ces derniers, Samuel, vécut centenaire¹ et un autre, le révérend Zechariah Whitman, de Hull dans le Massachusetts (neveu de l'autre Zechariah), était un gradué d'Harvard (1668), que les annales de Dorchester décrivent comme un *Vir pius, humilis, orthodoxus, utilissimus*². Ce fut, croit-on, la postérité de John qui répandit à travers le New England et l'Amérique entière le nom de Whitman, porté par des milliers d'individus, preuves vivantes de la vigueur et de la fécondité du tronc originel. Le troisième fils d'Abijah, Robert, né en 1615, vint en Amérique sur l'*Abigail*, l'an 1635, se maria en 1648 et vivait encore en 1679.

Le premier des trois frères nous intéresse seul ici, car c'est à lui que se rattache la généalogie du poète. Un fils du révérend Zechariah, de Milford, nommé Joseph³, traversa le détroit de Long Island quelque temps avant l'année 1660 et vint s'établir au bourg d'Huntington, qui venait d'être fondé, en 1653, par des colons du Massachusetts sur un terrain acheté aux Indiens⁴. On sait seulement qu'il y conquit une honnête aisance, qu'il y vécut pendant trente ans au moins et fut nommé par ses concitoyens à divers emplois publics⁵. Ce fut lui ou bien l'un de ses fils, dont le nom est resté inconnu⁶, qui acheta la ferme de West-Hills. Ce fils inconnu eut lui-même un fils du nom de Nehemiah, né vers 1706, qui épousa Sarah White, laquelle vécut de 1713 à 1803⁷. L'aîné de leurs quatre fils, Jesse, naquit en 1749 et mourut en 1803. Il avait épousé, en 1776, Hannah Brush, fille de Tredwell Brush, et en avait eu trois fils, dont un du nom de Walter, qui était né le quatorze juillet 1789, le jour même de la prise de la Bastille, et qui est le père du poète.

1 Bucke : *Walt Whitman*, p. 14.

2 Triggs : *Sélections from Walt Whitman*, Introd. , p.xvi.

3 Il paraîtrait que ce Joseph Whitman n'était pas le fils du Révérend Zechariah Whitman, de Milford, qui mourut sans postérité. Il serait venu de Stratford, dans le Connecticut et aurait vu le jour en Angleterre. (Bliss Perry, *Walt Whitman*.pp.2-3.) C'est là un point de généalogie que les biographes futurs éclairciront sans doute.

4 Bliss Perry : *Walt Whitman*, p.2.

5 *Id.*, p.3.

6 Bliss Perry (*Walt Whitman*, p.3) cite un « John Whitman, aîné » qui remplit des fonctions municipales entre 1718 et 1730 et qui pourrait être, selon lui, le père de Nehemiah.

7 *Camden Edition*, Introduction, pp.XIII-XIV.

WALT WHITMAN

Une vigueur exceptionnelle paraît avoir été le trait capital de la famille. Ces Whitman étaient, en général, des gens de haute taille et solidement charpentés. On se les imagine tranquilles et plutôt graves, très fermes de caractère et parlant peu, exclusivement occupés de leurs terres et de leurs bestiaux : de ces hommes rudes que nulle puissance au monde ne saurait plier et qui semblent participer de la force tranquille des éléments. Ils étaient remarquables par leur longévité et leur fécondité : depuis l'ancêtre venu d'Angleterre jusqu'aux parents de Walt, les nombreuses familles semblent une tradition ininterrompue de leur lignée. Le poète lui-même ne sut pas mentir à sa race, puisque, sans être marié, il eut six garçons. On connaît à son arrière-grand-père, Nehemiah Whitman, vingt-deux petits-fils et petites-filles, en dehors de ceux dont on a perdu la trace¹.

C'était une race ample et riche de sève, bâtie pour les longs travaux et sans la moindre trace d'usure ni de dégénérescence. Elle apportait les qualités foncières et massives qui font les constructeurs de cités. Tandis que parmi les Whitman du New England, nombreux furent les ministres, les professeurs, les diplômés d'Harvard ou de Yale², ceux de Long Island demeurèrent toujours à l'écart des carrières libérales. Bons cultivateurs, excellents citoyens, quelques-uns d'entre eux des artisans, nuls d'entre les descendants de Zechariah n'a laissé les traces d'une mentalité particulière. Tous furent et restèrent du peuple, des travailleurs manuels, des paysans « avec peu ou pas de culture, et sans la moindre tendance artistique dans aucune direction³ ». Leur descendance forme « une suite ininterrompue d'hommes simples adonnés aux métiers, le meilleur quoique le plus obscur fondement des démocraties⁴ ». Ils jouissaient pourtant d'une certaine aisance et appartenaient à « cette classe qui travaille de ses mains et que ni la richesse ni la réelle pauvreté ne caractérise⁵ ». De père en fils, durant près d'un siècle et demi, leur ferme de West-Hills les faisait vivre. Hospitaliers, soucieux des bienséances et de l'éducation de leurs enfants, leur réputation dans le comté était excellente⁶. À l'origine, le bien qu'ils possédaient avait dû être important, et Nehemiah sut encore l'arrondir. Mais par suite de partages ou de circonstances contraires, il ne parvint que fort amoindri entre les mains de Walter, le père du poète.

Certains individus se détachent par quelques traits du fond obscur de la descendance. Par exemple cette Sarah White, la bisaïeule de Walt, qui semble avoir réalisé l'idéal de la virago.

1 *Camden Edition*, Introduction, p.XIII.

2 *Triggs : Sélections*, Introduction, p.XVI.

3 *Camden Edition*, Introduction, p.XVII.

4 *Id.*, p.XVIII.

5 *Walt Whitman : Prose Works*, p.457.

6 *Burroughs : Notes*, p.120.

WALT WHITMAN

De teint basané, chiquant comme un vieux marsouin, brusque et d'aplomb, elle montrait aux étrangers une mine rébarbative et ne choyait que ses négrillons, toujours pendus à ses jupes. Écuyère consommée, on la vit, après qu'elle fut devenue veuve, sortir à cheval tous les jours pour visiter ses terres et diriger le travail de ses esclaves, jurant comme une païenne lorsqu'elle les trouvait en défaut. Elle mourut à quatre-vingt-dix ans¹. Hannah Brush, la grand-mère du poète, était une orpheline qu'avait élevée sa tante Vashti Platt, propriétaire d'une ferme importante et de nombreux esclaves dans la partie orientale de l'île. Elle fut maîtresse d'école pendant un temps et de plus une excellente couturière. Femme de la vieille école, elle était belle et robuste, d'une distinction naturelle, fine, spirituelle et gaie². Comme elle avait traversé la période révolutionnaire et qu'elle vécut jusqu'en 1834, son petit-fils, qui la connut à quinze ans, put l'entendre raconter ses souvenirs et connaître par elle le fier esprit qui animait les ancêtres de la grande époque³. Pendant la guerre de l'Indépendance, les Whitman s'étaient signalés parmi les plus enthousiastes *rebelle*s de l'île. Plusieurs d'entre eux avaient servi sous Washington, certains comme officiers, tel ce fils de Nehemiah, qui fut tué comme lieutenant à la bataille de Brooklyn : événement que le poète devait interpréter dans l'un de ses poèmes, *l'Histoire du Centenaire*⁴. Le major Brush, l'oncle d'Hannah Brush, dut expier dans une prison anglaise l'ardeur de son patriotisme.

Si ces Whitman appartenaient aux éléments les plus sains d'une région dont les habitants étaient de souche britannique, leurs voisins, les Van Velsor, qui vivaient à une heure environ de West-Hills, à la lisière du comté de Queens, et dont Walt sortait par sa mère, pouvaient également passer pour de typiques représentants de la vieille race hollandaise américanisée. Les Van Velsor, comme les Whitman, vivaient depuis plusieurs générations sur leur ferme, située dans un coin pittoresque, au bord de la route solitaire qui monte de Cold Spring Harbor, un petit port s'ouvrant sur le détroit.

La date de leur arrivée dans le pays demeure incertaine ; mais les premiers du nom étaient certainement venus avec les colons hollandais qui, de New Amsterdam, s'étaient répandus dans l'ouest de Long Island. L'ancêtre le plus lointain que l'on puisse nommer est ce légendaire *Kossabone, Vieux Loup de Mer*, qui mourut à quatre-vingt-dix ans et dont Walt, dans une de ses poésies, évoquera, d'après des souvenirs de famille, la fin impressionnante, dans son grand

1 *Camden Edition*, Introduction, p.xx.

2 *Id.*, p XX.

3 Triggs : *Sélections*, Introduction, p.xvi,

4 *Camden Edition*, Introduction, p.xix.

WALT WHITMAN

fauteuil, en face de la mer et des vaisseaux dont son œil mourant suit les évolutions¹. On peut conjecturer que Mary ou Jenny Kossabone, qui épousa l'arrière-grand-père du poète, Garrett Van Velsor, un tisserand de draps, mort en 1812, était sa petite-fille. Le second des six enfants issus de ce mariage fut le *Major* Cornélius, qui s'unit à Naomi (abrégié en Amy) Williams, l'un des dix enfants du *capitaine* John Williams et de Mary Woolley. Naomi Van Velsor mourut en 1826 et le *Major* en 1837. Le poète les connut dans son enfance : et c'est d'eux que naquit, en 1795, la mère de celui-ci, Louisa Van Velsor.

En dépit du voisinage, du genre de vie à peu près semblable et d'aspirations identiques, les Van Velsor et les Whitman différaient sensiblement entre eux. Alors que chez les Whitman, de souche britannique, le trait capital était la fermeté du caractère, allant jusqu'à la dureté, les ascendants maternels étaient redevables à leur origine néerlandaise du fonds de vitalité abondante et de jovialité qui les distinguait. Chez les fermiers de Cold Spring dominaient la belle humeur, la bonhomie, la chaude cordialité communicative, naturelles à un peuple en possession de l'art de vivre : ils apportaient quelque chose de plus gras, de plus plastique, de plus varié et de plus ouvert que leurs voisins. Il fallait ajouter à ces caractéristiques l'indomptable esprit de hardiesse et de liberté qu'avait si magnifiquement prouvé la race dans la mère-patrie et qui persistait sur le nouveau continent. Les Van Velsor étaient agriculteurs, éleveurs, artisans, marins. Cornélius, qui se détache comme la figure la plus pittoresque du groupe, offrait le type parfait du Hollandais américanisé. Son petit-fils nous le décrit sous les traits d'un fort homme, au visage écarlate, jovial et franc, avec une voix sonore et une physionomie caractéristique² : « le meilleur des hommes », affirme quelqu'un du pays qui le connut bien³. Les Van Velsor étaient réputés pour leurs chevaux de sang, qu'ils élevaient et dressaient eux-mêmes⁴. Le *Major* possédait toujours un beau cheval et ses fils suivaient son exemple⁵. Sa femme, Naomi Williams, appartenait à une famille où de père en fils on naviguait. Le père de celle-ci, John Williams, homme bon et charitable, connu pour aimer la bonne chère, était capitaine et co-proprétaire d'une goélette faisant le service de New York à la Floride, et son frère était également marin. Tous deux périrent en mer⁶. Naomi nous est dépeinte comme une femme vraiment adorable par la douceur et le charme intime de sa présence. Généreuse et accueillante, sachant se faire chérir des enfants, d'âme élevée,

1 Walt Whitman : *Leaves of Grass*, p.395.

2 Walt Whitman : *Prose Works*, p.11.

3 Bucke : *Walt Whitman*, p.15.

4 Walt Whitman : *Prose Works*, p.11.

5 Burroughs : *Notes*, p.78.

6 Walt Whitman : *Prose Works*, p.11.

WALT WHITMAN

profonde, intuitive, elle se montrait en tous points la digne épouse de l'excellent *Major*. Son petit-fils avait gardé d'elle un souvenir particulièrement ému, qui lui inspira un jour cette strophe :

Contemplez cette femme !

Elle regarde de sous sa coiffe de quakeresse, son visage est plus clair et plus beau que le firmament,
Elle est assise dans un fauteuil sous le porche ombragé de la ferme,

Le soleil brille en plein sur sa vieille tête blanche,

La toile de sa robe ample est de nuance crème.

Ses petits-fils ont cultivé le lin et ses petites-filles l'ont filé avec la quenouille et le rouet¹.

Les Williams étaient probablement de souche galloise. Le poète d'ailleurs ne faisait pas grand cas de cette origine : et quelle qu'en soit la vraisemblance, il faut bien reconnaître que rien de particulièrement celtique n'apparaît dans la formation de Walt Whitman.

Une influence dont il reconnaissait au contraire les traces indubitables en lui était celle qui lui venait, par les Van Velsor, du bon peuple de Hollande. C'est à bon droit qu'il se félicitait de l'avoir subie. Nulle race européenne n'a charrié à travers le monde un sang plus précieux, un principe plus actif de vitalité et de fécondité que celle des Pays-Bas, qui notamment constituait, chronologiquement et figurativement, le fondement de l'État de New York. « Ni l'élément irlandais-écossais, ni l'élément juif, — écrit W. S. Kennedy — ne sont plus obstinément, plus opiniâtrement prépondérants dans l'océan de la société humaine en Amérique que ne l'est l'élément hollandais. Il teinte et sature les vagues de l'humanité à travers les générations, de même que les fleuves qui se jettent dans l'océan imposent leur propre couleur aux flots jusqu'au loin, en pleine mer. On ne se rend pas assez compte à quel point l'élément hollandais s'est infiltré à travers notre population dans le New York et la Pennsylvanie. Jusqu'en 1750, plus de la moitié des habitants de l'État de New-York étaient Hollandais. Aujourd'hui, les Hollandais ruraux ont presque toujours des familles nombreuses et constituent à tous égards le plus solide élément de leur communauté. À New York, à Brooklyn et à Albany, il est inutile de dire qu'appartenir à une famille hollandaise c'est appartenir à l'aristocratie, être de sang bleu² » Aux États-Unis, le Néerlandais avait apporté son instinct réaliste, positif et terrien, son intelligence solide, son esprit de méthode, sa passion d'indépendance, et par-dessus tout ses magnifiques qualités physiques de santé et d'équilibre. Destiné à servir d'assises à l'édifice américain en construction, il en assura l'aplomb et la solidité,

1 Walt Whitman : *Leaves of Grass*, p.353.

2 *In Re Walt Whitman*, p.197.

comme ses frères de l'hémisphère austral assureront l'avenir de la Fédération sud-africaine. Sans l'élément britannique, il est vraisemblable que les États-Unis n'existeraient pas aujourd'hui : mais sans l'élément hollandais, il est certain qu'ils n'auraient pas atteint leur grandeur présente. Bucke a donc raison d'affirmer que les New-Yorkais devraient se sentir aussi fiers du navire *Goot Vrow* et du débarquement des premiers Hollandais à Communipaw que les habitants du New England le sont du *May Flower* et du rocher de Plymouth, où abordèrent les « Pères Pèlerins¹ ». La race des Pays-Bas est entre toutes une race-mère. Sa présence sur une terre nouvelle semble porter bonheur à la nation qui s'y développera un jour.

D'autres influences avaient également marqué profondément le coin de terre où allait naître le poète, et particulièrement ses ascendants. La secte des Quakers ou Amis s'était fortement implantée à Long Island, qui était devenu un de leurs centres. Le cordonnier George Fox, son fondateur, avait rencontré, lors de son voyage en Amérique, des auditeurs attentifs parmi les Paumanackers, et son verbe avait éveillé des échos dans l'âme de cette population rude et indépendante, lorsqu'il était venu, en 1672, prêcher au peuple en plein air, comme au temps des Apôtres². Mains souvenirs de ce temps survivaient encore dans la mémoire des gens de l'île, lorsque Walt était enfant. L'une des grandes figures du quakérisme, le prédicateur Elias Hicks, était né à Long Island et y avait évangélisé. Celui-là était un esprit radical, qui, trouvant la doctrine de la société trop formaliste, avait fomenté une dissidence. Hicks méprisait les credos, les Églises et toute organisation de la vie religieuse. La religion ne consistait, pour lui, qu'en émotion spirituelle, qu'en une « silencieuse extase secrète », qu'en obéissance à la loi divine qui parle dans les profondeurs de la conscience individuelle. Toutes les manifestations extérieures n'étaient que mensonges à ses yeux. « Ne cherchez la vérité qu'en vous-même » ; tel était l'un de ses préceptes essentiels. « C'est le plus démocratique des religionnaires et des prophètes³ », a écrit Walt Whitman dans l'opuscule qu'il consacra sur le tard à Elias Hicks, pour réaliser une pensée de sa jeunesse en rendant hommage à celui qui avait traduit les aspirations religieuses de sa race. Ainsi les Hicksites s'affirmaient comme la gauche du quakérisme, qui était lui-même à l'extrême-gauche de la riche variété de sectes issues de la Réforme.

Il importe de connaître le caractère nettement original et hétérodoxe de cette société des Amis, qui représentaient le sentiment le plus extrême d'aversion pour le dogme, en deçà du christianisme. Ils n'avaient ni ministres ni sacrements. La divinité du Christ et l'autorité des Écritures

1 Bucke : *Walt Whitman*, p.17 (note).

2 Walt Whitman : *Prose Works*, p.475.

3 *Id.*, p.455.

WALT WHITMAN

leur importaient beaucoup moins que la *lumière intérieure* qui éclaire la conscience de tout homme sur terre et dont ils avaient fait le roc de leur doctrine.

Les Quakers étaient des gens de mœurs ultra-simples, inflexibles et opiniâtres, têtus, étroits, foncièrement pacifiques, abhorrant l'oppression sous toutes ses formes, politique aussi bien que spirituelle : en somme des *individualistes* religieux. Leur obéissance exclusive à l'appel du dedans, qu'ils jugeaient un ordre divin manifesté à l'homme, donnaient à leur caractère une trempe spéciale, une rigidité qui se manifestait dans leurs habitudes et leur allure sociale. Regardés avec méfiance par les autres sectes, qui réprouvaient leurs excès d'indépendance, ils se trouvèrent notamment, aux temps coloniaux, en opposition radicale avec les Puritains. En face de ces derniers, orientés vers l'intolérance et la théocratie, le quakérisme représentait dès l'origine les principes les plus modernes, tels que la séparation des Églises et de l'État, l'égal traitement de toutes les dénominations religieuses, le libre-échange, la justice envers les indigènes. Mécontents de l'Angleterre, les Amis arrivèrent en Amérique pour se voir cruellement persécutés par les Puritains du New England¹. À force d'opiniâtreté, ils parvinrent pourtant à promouvoir la fin du régime de proscription des hérétiques dans le Massachusetts. La prospère colonie quaker de Pennsylvanie devint la ruche d'où essaimèrent dans tout l'Ouest, porteurs de l'esprit libertaire, les pionniers². Tel l'esprit, synonyme d'indépendance farouche et irréconciliable, des vieux Quakers qui, sous la rude écorce, portaient l'élément vital de la démocratie et du monde moderne. Ces hommes bizarres, mais simples et grands, en dépit de l'étroitesse souvent absurde qu'ils manifestaient, qui refusaient de se découvrir devant quiconque, fût-ce le président des États-Unis, qui tutoyaient tout le monde, et sur leur tombe s'interdisaient toute inscription, apparaissent comme les stoïques de notre âge et les ancêtres des libres penseurs religieux les plus récents. Le pays pouvait s'estimer heureux, qui les posséda à ses origines et qui en reçut des hommes tels que les Thomas Paine et les Lincoln...

Chez les Whitman comme chez les Van Velsor, la secte comptait des adeptes ou rencontrait des sympathies. Le grand-père Whitman, Jesse — qui connaissait également Thomas Paine³ —, avait été dans sa jeunesse l'intime compagnon d'Elias Hicks, pour devenir plus tard son admirateur. Le père du poète suivait assidûment ses sermons : et Walt lui-même se souvenait d'avoir assisté avec ses parents, comme bambin, à un de ses derniers prêches à Brooklyn⁴. Toute la descendance

1 Walt Whitman : *Prose Works*, p.475.

2 Cf John Fiske : *The Dutch and Quaker Colonies in America*.

3 H. B. Binns : *Life of Walt Whitman*, p.xxv.

4 Walt Whitman : *Prose Works*, p.463.

WALT WHITMAN

était plus ou moins teintée de quakérisme. Du côté maternel, les traces des mêmes tendances religieuses se manifestent : Amy Williams, si elle n'était peut-être pas une vraie quakeresse, comme son petit-fils nous le rapporte, inclinait fortement vers la secte¹. Cette atmosphère particulièrement saine et fortifiante de la société des Amis, le poète put l'absorber par tous les pores dans le milieu familial et dans ses courses à travers l'île. Nous reconnâtrons comment cet esprit d'indépendance et d'hétérodoxie devait se retrouver chez lui, élargi, métamorphosé, et quels liens invisibles et forts, par-delà les divergences les plus évidentes, rattachaient aux vieux Quakers têtus et graves, le plus affranchi et le plus moderne des hommes. Dans ses pages sur Elias Hicks, on perçoit très nettement ces affinités secrètes, de même qu'on peut y relever les étapes de l'individualisme religieux, en marche vers les au-delà du christianisme.